

Le Songe de Scipion, poème héroïque et très excellent, de César de Nostradame,  
gentilhomme provençal, dédié à... Charles duc de Savoye [Texte imprimé]  
Publication : Tolose : impr. des Colomiez, 1606  
Description matérielle : In-12, 70 p.  
Notice nfi : FRBNF31025986  
BENAZRA Pag. 166



LE SONGE  
DE SCIPION.

POEME HEROIQUE  
ET TRES-EXCELLENT,

*De Cesar de Nostradame, Gen-  
til-homme Prouençal,*

DEDIE',

A LA SERENISSIME

Altesse du tres-haut & tres-  
heroique Prince,  
CHARLES DVC DE SAVOYE.



ATOLOSE,  
De l'Imprimerie des Colomiez,  
1606.



## AV LECTEUR.

**I**E te supplie, quiconque tu  
sois, ô Lecteur, ne te scanda-  
liser, n'y me blasmer du frō-  
tispice & couronnement de  
cest œuvre: moins doubter que ie ne  
sois tresbon François, & sans reproche:  
Mais me lire (si bõ te semble) & m'ouyr  
auant que rien dire, ou me condamner.  
En apres juge de ma preud'hommeie &  
de ma suffisance comme tu voudras,  
ou plustost comme tu le treuueras de-  
cent & raisonnable, puis que ie n'ay  
voulu que cela de toy, & que mon but  
n'a esté que d'honorer mon Prince,  
proffiter au public, decorer ma patrie,  
& satisfaire à mes Amis.

ADIEV.



O D E,  
A V T R E S-M A G N A N I M E,  
T R E S-M A G N I F I Q U E  
& tres-puissant  
C H A R L E S S E R E N I S S I M E  
Duc de Sauoye.

**S** I des hauts Dieux la main puissante  
Quelque fois d'ire rougissante  
Lance le tonnerre des cieux,  
Et la tempeste mugissante  
Sur les Roys trop ambitieux.  
S'elle font les sanglans orages  
Dessus leurs rebelles courages,  
C'est pour les tenir aduertis  
Que celui qui les a bastis  
Les peut aussi reduire en poudre,  
Eux & leurs Empires dissoudre,  
Et de grands les faire petis.  
Les grands Potentats & les Princes  
Qui dessous des couronnes minces

Logent vn souverain pouvoir,  
 Ne sont que tuteurs des Prouinces  
 Dont le soing ils doiuent auoir.  
 Ils sont des hauts Dieux les Vicaires,  
 De leurs thresors depositaires,  
 Dispensateurs de leurs bontés,  
 Ministres de leurs volontés,  
 Et ne les ont les Dieux propices  
 Que pour exercer leurs Iustices  
 En ces hauts throsnes d'or montés.

Mais quand sur ces appuys de verre,  
 D'argile, de poudre, de Terre  
 Portés des vagues & des vents,  
 Au ciel mesme ils dressent la guerre,  
 Et vont contre Dieu s'esleuants,  
 Dessus leurs orgueilleuses testes  
 Alors il darde les tempestes,  
 Et met leurs peuples en discors  
 Soubs l'horrible Mars & ses cors,  
 Et d'une sanglante bruyne  
 Pert de fonds en comble & ruyne.  
 Leurs Estats, leurs peuple, & leurs corps.  
 Alors que le vice desborde  
 Qu'un Roy, qu'un grand Prince il aborde

Et court en ses mouëles clos,  
 Il ne cesse qu'il ne le morde,  
 Et ne le ronge iusqu'à l'os:  
 Il le poinct, le trouble, l'agite,  
 Fureur sur fureur precipite,  
 Sique par secrets jugements  
 Les Dieux pleurent les bruslements,  
 Les sacs & les flammes ciuiles  
 Sur eux, sur leurs toits & leurs villes  
 Qu'ils razent iusqu'aux fondements.

Je ne dy pas qu'ainsi la France  
 Ayt esprouue tant de souffrance,  
 Ny tant de sanglants des-arroys:  
 (Car il faut avec reuerence  
 Parler des Princes & des Roys.)  
 Mais ie dy que les Persephones,  
 Les Megeres, les Tysiphones,  
 Et toutes les direz d'Enfer  
 Greslans tans de flammes de fer  
 S'en alloit la rendre vne Buste,  
 Sans ce grand HENRY, cest Auguste:  
 Qui la fuiet ores triompher.

Durant ceste saison ferrée,  
 Ou Themys estoit enserrée,

*Mon Esprit, que va travaillant  
Vne angoisse longue & serrée,  
Dormant veille & songe veillant.*

*Mais i'apperçois vne merueille  
Parmy ce songe & ceste veille,  
Car à ce poinct que ie le fais  
Deux Heros de Vertu parfaicts  
M'enseignent en paroles graues  
Pour les sçauans & pour les braues  
Des leçons de guerre & de Paix.*

*De ce temps rempli de tumultes  
Les Bombardes les Catapultes,  
Les esbranle-murs poudroyés,  
Les feux des discordes ocultes,  
Les bruits des chasteaux foudroyés,  
Les hachés & les boucheries  
De ces infernales furies  
Qui tous ces discors attisoient,  
Et qui leurs fureurs aguisoient,  
M'empescherent durant cest ire  
De bien ouyr & bien redire  
Ce que ces Heros me disoient.*

*En ceste saison si barbare  
Que nostre France estoit sans Phare,*



Et que Prouence estoit en feu,  
 Tu ne desdaignas Prince rare  
 Que mon songe de toy fut veu:  
 O Duc digne de mille sceptres  
 M'ayant alors fait voir qu'aux lettres,  
 Et qu'aux armes tu scais fleurir,  
 Avant que le faire courir  
 Sous ton nom par la voix des hommes  
 Du delicat siecle ou nous sommes  
 Je le voulu faire mourir.

Ores qu'une Paix generale  
 Par une faueur liberale  
 Aux Enfers ces feux à chassé,  
 Et que ceste horreur funerale  
 De Mars & Vulcan a cessé:  
 Qu'on voit en repos les Prouinces,  
 Que les Potentats & les Princes  
 Plus fiers, plus nobles & plus forts  
 Gardent leurs sceptres & leurs bords,  
 Et que ces batailles civiles  
 Ne font plus les champs & les villes  
 Nager dans le sang & les morts.

Que pour nous perdre & nous dissoudre  
 Ainsi qu'un vent dissout la poudre,

*Les mains redoutables des Dieux:*  
*Ne greslent plus avec la foudre*  
*Toutes les tempestes des Cieux.*  
*Que les Monarques debonaires*  
*Abhorrans ces feux sanguinaires:*  
*Se font par esgale moitié*  
*Du respect & de l'amitié,*  
*Et que les loix par eux moulées*  
*Ne sont plus sous les pieds foulées*  
*Sans Justice, Foy, ny pitié.*

*Qu'on ne voit plus tant de gendarmes*  
*Avec hauberts & cottes d'armes,*  
*Targes & morions crestés,*  
*Avec des cris & des vacarmes*  
*Aux mains, murs & morts apprestés:*  
*Que plus le contrefaict Tonnerre*  
*Ne bouleverse & met à terre*  
*Avec tant d'horribles rumeurs*  
*Les tours, les donjons & les murs:*  
*Et que les filles & les meres*  
*Avec tant de larmes ameres*  
*Ne iettent plus tant de clameurs.*

*Que lon ne voit plus en campagne*  
*Là l'Ost de France, là d'Espagne,*

Avec leurs guerriers panonceaux,  
 Là des champs d'Auguste que baigne  
 L'Eridan aux royales eaux,  
 Que les dards, les cottes mailées,  
 Et les armes pandans rouillées  
 Attendent un autre reflux,  
 Que Mars est devenu pérclus  
 Et que les cors & les trompettes  
 Sous les effroyables tempestes  
 Des canons ne tantarent plus.

Qu'on ne craint plus ces tristes courses  
 Que comme de cruelles Ourfes  
 Faisoient les laches arrogans,  
 Et qu'on porte malles & bourses  
 Aux chemins sans peur des brigans;  
 Qu'on ne voit plus ces gardes fortes  
 Sur les tours, aux rampars, aux portes  
 A toute heure, à toute saison:  
 Que le bœuf tire la charrue,  
 L'Artisan travaille en sa rue,  
 Et le noble dans sa maison.

Qu'on voit aux sableuses carrieres  
 Closés & ioinctes à barrières  
 Sous mille differens harnois

Faire à mille bandes guerrieres  
 Mille ieux & mille tournois:  
 Que mainte Nymphe en maint Theatre  
 Voit rompre, lances & combattre  
 Mille blons & ieunes rivaux  
 Sur leurs destriers & leurs chevaux;  
 Que mille faueurs, mille tresses  
 Tombent des mains de leurs maistresses,  
 Et pleuuent de leurs Eschaffaux.

Que lon voit maintenant au Louure  
 Que le lis d'or & l'azur couure,  
 Or à pied, tantost à cheual,  
 Qui Bachanalize & qui s'ouure:  
 Ce Dieu Comus ce Carneual,  
 Maintenant à l'Escuriale  
 Masse du tout Imperiale,  
 Or en Amazone vestu  
 Dans Turin à fer non pointu  
 En teste d'une Mascarade  
 Sur des palleffrois de parade  
 Bardés d'or & d'argent battu.  
 Qu'au lieu des Bombardes qui tonnent,  
 Cent Basses vn accord bourdonnent  
 Qui semble aux abyssmes aller,

Soubs cent Violins qui fredonnent,  
 Et font les Dieux mesme baller.  
 Dans les grands salles non prophanes  
 A voltes, gaillardes, pavanes  
 Par la gravité des bourdons,  
 Et les roulemens des fredons,  
 Non soubs l'horrible Dieu des Armes,  
 Mais soubs les Arcs & soubs les charmes  
 Des Amours & des Cupidons.

Que France, que Saxe, qu'Autriche  
 Braue, illustre, puissante & riche  
 Aux Cerfs, aux Chreureuls, aux Sangliers,  
 Plaines, monts & forets d'effriche,  
 Et change en trompe les boucliers.

Qu'HENRY, CHARLES ET PHILLIPPES  
 Avec leurs cheres Menalippes  
 Brossent par landes & par bois,  
 Apres les chiens & leurs abbois,  
 Et que bien souvant dans des vazes  
 De terre, & des champestres cazes  
 Ils font leurs festins & leurs toits.

Bref que plus la Masse ne croule,  
 Que Seine avec Hybere coule,  
 Que leurs eaux se veulent aimer.

Que le Rhosne avec le Po coule,  
 Et se font feste dans la mer.  
 Que chascun conte sa fortune,  
 Qu'ils vont librement sur Neptune;  
 Que leurs croix & leurs estandars  
 Flottent amis de toutes parts.  
 Que la Sage & docte Minerve  
 N'erre plus captiue, ni serue:  
 De ce fier & terrible Mars.

O siecle heureux, ainsi Bellone  
 Qui n'aguere estoit si fellone,  
 Et vous costoyoit flanc à flanc,  
 Iamais plus vos pas ne tallone  
 Avec ce Dieu Mars Dieu de sang.  
 Ainsi sous vous les loix florissent,  
 Ainsi vos peuples obeissent,  
 Ainsi puisiés vous estre vnis  
 Par siecles & iours infinis,  
 Ainsi vostre race infinie  
 Soit eternellement benie:  
 Par celuy qui vous à benis.

Bref en ce temps d'or ou les Muses  
 Loing de ces batailles confuses  
 Font ouyr leurs charmes plaisans,

O grand CHARLES qui ne reffuses  
 Iamais leurs dons, n'y leurs presens,  
 Je sors de mon coffre ce gage  
 En plus excellent equipage  
 Qu'il n'estoit du temps qu'il fut faiect.  
 O Prince chef d'œuvre parfaict  
 D'un Lis & d'une Marguerite,  
 Autre que toy ne le merite,  
 Puis qu'il t'appartient en effaiect.

Grand CHARLES qu'un grand Ange garde,  
 Charles qu'un grand Astre regarde  
 Lie de iuste occasion,  
 Maintenant sous ton nom ie darde  
 Ce songe & ceste vision,  
 Vestu d'une robe immortelle  
 Il volle à toy d'une forte aïse  
 Quoy qu'il soit du vent assailly,  
 Qui se verra bien tost failly  
 Si ton œil royal ne desdagne  
 Les fleurs que j'ay dans la compagnie  
 Des iardins des Muses cueilly.

Mais affin que ton œil contemple  
 Tout ce Tout, qui paroît tant ample,  
 O Prince vaillant & benin,

Je sacre & mets ce petit Temple  
 Au feste de ton Apenin.

Là planté sur ton Roy des Alpes  
 Les Mers noires, rouges & Calpes,  
 Osse' Atlas qui les astres ioinct,  
 Les desers qu'on n'habite point,  
 Les marges, les bords, les enseignes  
 De tant d'Empires & de Regnes  
 Ne te semblèrent rien qu'un poin.

Tu verras de là que les guerres  
 Qui pour ces bas coins & ces Terres,  
 Et pour ces angustes d'estours  
 Font tous ces horribles tonnerres,  
 Qui renuersent roches & Tours:  
 Qui font tant de sang, de carnages,  
 Perdent tant de hauts personnages,  
 Desolent si cruellement  
 Ce bas & ce rond Element:  
 Rendent tant de Villes desertes,  
 Et font tant de gasts & de pertes,  
 Se font pour un poinct seulement.

Là si mettant sur les paules  
 Tes deux mains de ces deux grands Paules,  
 Et de ces Romains champions,



Tu vois les Espagnes, les Gaules,  
 Sauoye avec les Scipions:  
 Si tu vois ce que le Rhin lie,  
 Si tu contemples l'Italie,  
 Qui te reuere comm' vn Dieu:  
 Si tu vois ses bouts, son milieu:  
 Tu verras combien la memoire  
 De la basse & mondaine gloire  
 Occupe vn triste & petit lieu.

Là grand Heros si tu remarques  
 Ces Potentats & ces Monarques:  
 Si braues & si triomphans,  
 Avec leurs plus illustres marques:  
 Montés dessus des Elefans:  
 Voire si par vn Art supreme  
 Tu t'y consideres toy mesme,  
 Qui tires tes lustres plus beaux  
 De tant de souverains flambeaux;  
 Ne tiendras tu pas ce langage,  
 Que la machine est vne cage,  
 Eux des Roytelets, & d'oiseaux.

Tu t'y verras, ô sang de Saxe,  
 Par merite & par haute grace:  
 Le premier de tous les heros,

Qui sont nés de l'antique race  
De Dardan, d'Heÿtor & de Tros.

Là preux Hesperide Alexandre  
Tu verras ces Heros descendre,  
Et marcher humbles deffous toy.  
Horsmis (car ce respect ie doy  
Par vne juste preference  
Au grand Mars, au Dieu de la France)  
Mon Seigneur, mon Prince & mon Roy.

O grand Potentat qu'on estime,  
De cœur plus franc & legitime.  
Que tous ceux du Ciel Italois,  
Et dont la vaillance & l'estime  
Leur sert de barriere & de loix:  
Voire que Prince qui chemine  
Sur la Terre & peuple domine;  
Tousiours hors ce Roy tant crié,  
Et des cieux par grace trié:  
Car chercherois tu plus hauts lustres  
Que d'auoir tes armes illustres  
A ce grand HENRY parié.

Et toutesfois ta renommée,  
Qui vole & qui court ia semée  
Sur tes royales actions,

N'espéroit ta gloire emplumée  
 Sur ce poinct & ces nations,  
 Si quelque plume bien couppee  
 N'estoit, ô grand Prince, occupée  
 D'un soing haut & laborieux.  
 A tant de gestes glorieux,  
 Par hauts chants & Panegyriques  
 Dignes de tes faiets heroiques  
 Plains des lauriers victorieux.

Mais il n'aient à toute plume,  
 A tout pinceau, à tout enclume.  
 De forger les exploits heureux,  
 Quoy qu'une juste ardeur l'allume  
 D'un Heros grand, & genereux.  
 Il faut sçavoir de riches armes  
 Couvrir ces illustres gendarmes,  
 Et d'un Azur haut & non bas  
 Qui soit d'Acre & ne meure pas  
 Avec pinceaux à plumes d'Aigles,  
 Soubs l'Art des Heroiques regles  
 Pouvoir desseigner leurs combas.

O que si jamais il arrive,  
 Qu'à l'abry d'une douce rive  
 Je chante tes gestes guerriers,

Que ie les peigne ou les escriue  
 Dessous l'ombre de tes lauriers,  
 Je feray voir aux lieux estranges  
 Que tu as chargé de louanges  
 Avec ton FERT & ton escu,  
 Toujours plain de gloire vescu,  
 Et si conteray sur la terre  
 Qu'aux deux Arts de Paix & de guerre  
 Jamais Prince ne ta vaincu.

D'un Art grec par Thebaines modes  
 Je suiuray mes traictz & mes Odes,  
 Et mes heroiques chansons  
 Au siege deffendu de Rhode  
 Par les armes des vieux Saxons:  
 Apres inuoquant mes trois Muses,  
 Enthée, les graces infuses  
 Avec cent poëmes diuers,  
 Aces Comtes rouges & Verts,  
 O grand Duc tu me verras ioindre  
 D'un labeur qui ne sera moindre  
 L'Azur d'Acre & l'or de mes Vers.

Toy Comte Saxon qui me parles  
 De ton Urne & large Autel d'Arles,  
 Prince illustre antique Beral,

Tox qui dis que ton neveu Charles  
 Grand, magnifique & liberal,  
 En actes fiers & magnanimes,  
 En vertus hautes & sublimes,  
 Ayant tousiours Mars à son flanc  
 Deuence tous ceux de ton sang,  
 Et tous ces Vieux Heros encores,  
 Tox Beral, qui Prouence honores,  
 Tu seras au front de ce rang.

Tu n'auras ô Charles ancestre  
 Qui ayt porté couronne, ou sceptre,  
 Prince, Duc, Monarque, Empereur,  
 Qui n'y soit. & qui n'y veille estre  
 (Faire autrement seroit erreur).  
 Il n'y aura sieges, batailles,  
 Rencontres, prises de murailles  
 Qu'on ne m'y voye reciter  
 D'un trait qui ne peut s'imiter:  
 Mais telle fureur veut la grace  
 De quelque grand Dieu de la Race  
 De Priam & de Iupiter.

O grand Prince à qui la journée  
 Semble perdue & profanée,  
 Ou ton œil tout franc & loyal.

Na veu quelque chose donnée  
 D'un cœur d'Alexandrie & royal.  
 Tes beaux faictz, tes magnificences,  
 Tes largesses & tes vaillances,  
 Et tes hauts merites sont tels,  
 Que par tout ils ont des Autelz,  
 De portaux, de Temples, d'Images,  
 De vœux, d'offrandes & d'hommages.  
 Ainsi qu'ont les Dieux immortelz.

Mais comme l'escriit docte lance  
 D'une voix plaine d'excellence,  
 Qui tonne plus hault que Stentor  
 Tes noms, les beaux faictz, la vaillance  
 De quelque Dieu sorti d'Hector:  
 Ainsi les Princes pacifiques,  
 Braues, illustres, magnifiques,  
 Et qui des peuples ont le soing,  
 Tant puisse estre esgaré le coing,  
 Peuvent recevoir des offrandes,  
 Et faire ayants les mains si grandes  
 Bien & mal de prés & de loing.

Il est ja temps que ie m'esueille,  
 Puis que la belle Aurore veille,  
 Il est temps de leuer la main.

Pour ouyr conter la merueille,  
 Que conte ce grand Duc Romain,  
 Qu'il vit en songe au camp d'Affrique,  
 Et qui ne veut rien que la brique,  
 Non le dur porphire esclatant,  
 Que le fer docte aille apprestant,  
 Et pour desponille ne souhaite,  
 Que le liure du viel Poëte  
 Qu'en sa vie il honora tant.

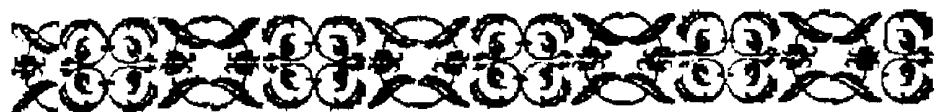
Ainsi donc les heureux Auspices  
 Appaisés par nos sacrifices,  
 Et par nos offrandes tousiours,  
 A tes faiëts segons & propices  
 Fortunent ta race & tes jours:  
 Ainsi iamais gauche influence  
 Ne raccourcisse l'alliance  
 De toy & du grand Mars, affin  
 Que vostre Paix dure sans fin,  
 Et qu'un jour aux exploits on voye  
 Tous ces petits Mars de Sauoye  
 Soubs les Lis de nostre Dauphin.

Principus placuisse viris non vltima  
 laus est.

CLAROS CLARA DECENT







LE SONGE DE  
SCIPION.

POEME HEROIQUE  
ET TRES-EXCELLENT.

DE CESAR DE NOSTRADAME  
*Gentil-homme Prouençal.*

Dedié à l'altesse du serenissime  
DVC DE SAVOYE.

**J**E veux mouler en or vne figure an-  
tique,  
Je veux tirer au vis vn songe Pro-  
phetique,

Le songe d'un Romain, qui Tribun de son temps  
Prit Cartage, Numance à l'age de vingt ans.  
De Minerve & de Mars les gendarmes illustres  
Apprendront vne escole en ces antiques lustres  
Comme pour la patrie ils doiuent s'immoler,  
Au patron des Ayeux se fondre & se mouler;

Laisser aux fils des fils d'images & d'exemples,  
 Bessandre les Autelz, & soutenir les Temples,  
 Reuerer la justice & rendre hõneur aux Dieux,  
 Sortir de ceste Masse & monter dans les cieux.  
 Fils aîné du sommeil, Dieu des songes Morfée,  
 Qui sçais mieux qu'Apollõ, qu'Apelle, ny qu'Or-  
 phée,

Et que les chastes sœurs filles de Iupiter  
 Toutes sortes de voix & de traits imiter:  
 Or qu'un dormât pauot ma tẽple ceint & torne  
 S'il m'est permis d'entrer en ta porte de corne  
 Je feré vne victime, & mettre de ma main  
 L'Azur, la laque & l'or à ce fragment Romain,  
 Fay que si bien au vis ie resuiue ce songe  
 Qu'un grand Heros recite & qu'un grãd He-  
 ros songe,

Que si parfaitement l'ombre suiue le corps  
 Qu'on pãse que cest moy qui le fais & qui dors.

CHARLES. qu'on sçait de Saxe & de France  
 descendre,

En hauts faic̃ts vn Achile, en cœur vn Ale-  
 xandre

(rier

Qui portes vn grãd cœur, magnanime & guer-  
 En ta dextre la palme, en ton front le laurier

*Prenez ce rare present & cest illustre gage  
A qui ie fay changer de robe & de langage  
Faisant voir que tu es fauorisant ces Arts,  
Né de L'aigle & du Lis des Antiques Cefars.*

*La feste estoit passée & les grands jours que  
Rome*

*Aux amis s'ollenise ou aux conuiues chomme  
Sen alloint accomplis : aux festins, aux discours  
Ia le grand Scipion auoit donné trois jours,  
Quand Loelie estonné de ne luy voir poursuivre  
D'auoir aucune image, ou memoire de cuiure,  
Luy demande pourquoy ses faiçts victorieux  
Ne l'ont au Capitole esleué glorieux.*

*Adonq il prent le temps de leur ouurir la chose,  
Qu'il auoyt inqu'à l'heure en son cœur tenu close,  
Adonq chascun se teut, adonq il se haussa,  
Et d'une facon graue à dire commença.*

*Quand Manile estoit chef de ceste Republi-  
que,*

*Et qu'avec l'Ost Romain ie paruiens en Affrique,  
Car comme vous scanés vers ceste region  
Tribun i'auoy sous moy la quarte legion,  
Ie n'eux rien de plus cher n'y de plus honorable  
Que d'aller visiter ce Prince Venerable*

*Massinisse le Roy, qui par justeraison*

*Aymoît de l'ogive main nous En nostre maison.*

*Soudain que ce bõ Roy m'aperçeut à la porte*

*Me courut embrasser, tout d'aise se transporte,*

*Me pressa, m'accolla, me serra, me baïsa,*

*Et fondant en plaisir de ses pleurs m'arrosa,*

*Puis dressant vers le ciel ses humides prunelles*

*Ils'escria de joye. O lampes eternelles,*

*Bel Astre, alme flambeau, Planette souverain*

*Qui dores le grand tour de ce vague serain,*

*A cloux d'or et d'argët, ou sôt les voutes peintes:*

*Soleil ie te rēds grace: a vous lumieres saintes*

*Ie rend graces encor: Ainsi vos beaux cheueux*

*Soiēt pleins de rais de flāme et fortunés de vœux.*

*Ainsi jamais la voix des grisonnes sorcieres*

*D'ũ murmure enchāteur n'arreste vos carrieres,*

*Et jamais caractere, ou Pantacle sanglant*

*Ne trouble vostre aspect que le ciel va reglant,*

*Comme ains que despoiller ceste escorce pesante*

*La prison de ce corps à l'ame desplaisante,*

*Vous octroyez la grace à ce Roy tout chenu,*

*D'accoller Scipion en sa terre venu,*

*De le voir de ces yeux dans sa maison royalle,*

*Et luy monstrier l'effect d'vne amitié loyalle,*

Nom qui m'ouure le cœur d'un plaisir si parfait,  
Qu'on ne verra jamais ny rayé ny deffait  
Par siecles, ny par ans du fons de ma memoire,  
Ce tant prend'homme Heros plein d'immortel-  
le gloire,

Ny moins le souuenir que ie garde en escrit  
De ce Prince inuincible au fons de mon esprit.  
Ainsi diēt: quand ce Roy qui m'embrasse & me  
presse,

Et qui fōd tout en pleurs & larmes d'allegresse,  
A quelque peu seché son visage grison  
Ie m'informe de luy, du train de sa maison,  
De l'estat de son regne & de l'estat publique,  
Il s'informa de moy, de nostre republique,  
Des affaires de Rome & si bien s'auança  
Le fil de ce discours, que le jour s'y passa.

Deja le blond Phoebus de cēt pointes diuerses  
Se couchant dans la mer doroit les ondés perfes:  
Et comme peu à peu la marine il fendoit,  
Peu à peu de la nuit le cresse descendoit.

L'appetit nous semōd, & les mets delectables  
En Royal appareil sont mis dessus les tables,  
Chacun choisit sa place, on commence à soupper  
Qui boit, sert, mange, parle, on se met à coupier.

Pour louer tant de mets *Charme de Syracuse*  
*Auroyt perdu son bruit, sa fureur & sa Muse,*  
 Et ce grand Roy *Pericle en Athene adoré*  
*L'auroit sans doute aucun de ses pas honoré.*

*L'aim est appaisée & les tables levées,*  
*Nos mains d'une eau de Rose aux bassins d'or*  
*lavées*

Quand ce sage & bon Roy qui repanse tousiours  
 A ce grand *Affricain* reffile son discours  
 D'un langage royal, d'un parler heroique,  
 Ou le silence est veu plus que *Pythagorique*  
 Si qu'il s'avance tant & tellement se suit  
 Qu'il nous mene tous deux en bien proffonde  
*Nuiët.*

Luy n'ayât dans la bouche & moy dedäs l'oreille  
 Que le nō d'*Affricain*: & comptant ô merueille  
 Non seulement ses faiëts, mais au vis resuiuant  
 Les propos qu'il tenoit quand il estoit viuant.  
 La *Nuiët* estoit humide & desia la grand Ourse  
 Alloit à l'autre Ciel d'une tardive course,  
 Le sommeil qui nous persse estouffe nos propos,  
 Chacun sallant coucher en tranquile repos.

On me prent, on me guide à la royalle chambre  
 A fins *Tapis de soye*, à senteur de gris-ambre

Ou les lambris d'Erable ne des champs asurés  
Acompartimens d'or se voioint mesurés  
Auec mil entrelas de feuillages attiques  
Et des riches Tapis à batailles antiques,  
Le liēt estant d'or fin richement pourfilé,  
Et le linge Albestin en Cariste filé.

I'y couché & ma persone estoit si trauaillée  
Autant du long chemin que de ceste veillée  
Qui m'auoit de la Nuiēt la grand part fait passer  
Qu'vn plus aspre sōmeil cōmance à m'ābrasser,  
M'estreindre, me serrer plus fort que de coustume  
M'enterrāt dās le somme ainsi que dans la plume,  
Si que ie vins samblable hormis du respirer  
Au corps mort qu'on à veu frechement expirer.

Le vain Dieu qui se chāge & se mue & trās-  
forme,  
Ainsi que bon luy samble en toute humaine  
forme

Prenant samblable port, mesme voix, trait pareil  
En ce proffond silence enuoié du sommeil  
Morfé qui ne dort pas flattusement se plonge  
Par la porte, de corne & me parut en songe.  
Mon grād Pere Affricain ie croy qu'il se forma  
Par le Discours passé dont l'Esprit l'informa

Car souvent le dessein qu'anime la voix vive  
 Sur le plus coy repos, en songe nous avive,  
 Tout ainsi que d'Homere Ennie l'escriuoit  
 Duquel parlant le jour en dormant il resuoit.  
 L'Affricain m'apparust voire au mesme visage  
 Qui m'estoit plus connu par la semblante image  
 Qu'il n'estoit par luy mesme & q'j'auoy veu tel  
 Dans ses faits glorieux qui l'ont fait immortel.  
 Soit qu'il fut l'Affricain ou quelque feinte  
 nuë,

Je la vy : Mais soudain que ie l'en reconnue  
 Vne effroyable peur tous les os me pressa,  
 Ma voix resta pandue & le poil me dressa,  
 La mort fust en mes yeux, mō ame fut esteinte,  
 Et mō teint vint cédre. Iette loing ceste crainte,  
 Me dit-il doucement & tes esprits repren,  
 Enten que ie diray & remarque & l'appren,  
 Graue ceste Heroïque & notable sentence,  
 Dans le fonds de ton cœur de si haute importāce,  
 Avec vn style d'or : Et va bien retenant  
 La leçon que ie veux t'enseigner maintenant.

A ces mots peu à peu ie reuiens en moy-  
 mesme,

Mon poil se desherisse en mon visage blesme,



La couleur vient & môte & la peur que i'auois  
 Me rend s'estant glissée & l'esprit & la voix,  
 Comm' alors que lon voit nuager à Cœcie  
 Du luisant Appollon la blondeur obscurcie,  
 Quand l'ombre se dissipe on le voit peu à peu,  
 Reprēdre en se haussant son teint d'or & son feu  
 Ceste prompte nuée ainsi fuit & s'enuole  
 Quand sa prophete bouche animant la parole,  
 D'une voix paternelle & d'un celeste son,  
 Cōmença de former ceste sainte leçon. (res,  
 Mō fils a qui les Dieux & les regards prospe-  
 De ce Temple ont infus la vertu de tes peres,  
 Vois-tu pas la cité qu'autresfois de ma main  
 I'ay faiçte tributaire à l'Empire Romain,  
 Qui ne pouuant souffrir d'estre à Rome seruilē,  
 Remue encor le fer & la guerre ciuile,  
 Et sans se souuenir que ie l'ay mise bas,  
 Ose trop esueiller les antiques debats.

C'estoit d'un ciel d'Azur aux clers & larges  
 Voiles,  
 Tout semé de cloux d'or d'argentines estoiles,  
 D'un air tranquile & doux, d'un lieu net &  
 serein,  
 Aux murs de Diamāt aux fondemēts d'Airain,

*Aux portes de Saphir des grās Dieux le partage  
 Qu'il me montrait au doigt la cité de Cartage,  
 Là, diët-il, le destin t'apelle pour ranger  
 L'orgueilleux Annibal & ce mur estrange.*

*Consul tu tremperas ton fer dās ses entrailles,  
 Tu brusleras ses toicts, raseras ses murailles,  
 La rendras viste plaine, & ny lairras sinon  
 Qu'un desert qui tiendra de Cartage le nom,  
 Et finissant ainsi porté des destinées  
 Cartage & sa grādeur au cours des deux années  
 T'acquerir ce beau nom grand & victorieux  
 Que déjà t'ont acquis tes peres glorieux*

*Quand tu auras comblé ceste ville superbe  
 De poudre, de ruine & de mesure & d'herbe,  
 Apres que l'on t'aura le triomphe octroyé,  
 Que tu seras Censeur, Ambassade enuoyé  
 En Egypte, en Syrie, en Asie, en la Grece  
 Les Nobles, le Senat, les Cheualiers, la presse  
 Du Consulat nouveau bien que tu sois absent  
 Pour la seconde fois te feront un present.*

*Alors comm'un torrent on te verra descendre  
 Pour cōbatre Numance & la reduire en cēdre,  
 Qui tombant sous ton bras d'un esclat repentin  
 Te fera recevoir le nom de Numantin.*

*Mais parmi les honneurs d'une telle victoire,  
Parmy les cris de joye, ô pitoyable histoire,  
Parmy l'Ouation & parmi les lauriers  
Dont Rome a couronné tant de sages Guerriers,  
Parmy tant de beaux Arcs, & parmi tant  
d'Orfées,*

*D'Images, de portraits, de butins, de trophées,  
Dans ton char triomphal de drap d'or affublê  
Tu verras le Senat bien confus & troublé,  
Pource que mon nepueu brassera plein d'enuie  
Et la perte de Rome & celle de ta vie,  
Ou (dict-il) Affricain il te sera besoin  
D'ouvrir de ton esprit la prudence & le soing,  
La vigueur, la clarté, la force & l'industrie  
Et sçauoir à ce coup consoler ta patrie,  
Empescher sa ruine, & comme Cheualier  
Grād, magnanime & preux, luy seruir de pilier.  
Mais mais mō fils ie voy que le ciel & les astres  
Dessus ton jeune chef aguisent leurs desastres,  
Et si prenois au temps de ce mutin brigueur,  
Gauche & douteux le trac d'un sort plein de  
rigueur.*

*Car ces conjunctions & ces aspects sinistres  
Qui font des noirs destins les plus tristes mini-  
stres,*

*Monstrēt que quād ton age aura du tout parfait,  
Sept fois huiēt le retour que le Soleil refaiēt,  
Que ces nombres diuers parfaicts en leur nature  
Par diuerses raisons à ta vie future,  
Auront prestē le cours du destin limité,  
Tu seras le recours de toute la Cité,  
Les Patrices, les bons d'vne ioye pareille  
Te viendrōt embrasser: Rome par grād merueille,  
En t'allant au deuant te fera grand honneur,  
Te voyant restaurer son antique bon-heur,  
Et bres grād Dictateur il faut que tu t'appliques,  
A remettre ce corps & ces membres publi-  
ques,*

*A repeindre sa gloire, à restabli ses loix,  
Si tu peux eschapper le sort à ceste fois,  
Si tu peux eniter avec les destinées  
De tes proches parens les sanglantes menées,  
Et si les dieux tornans d'un œil doux les aspects  
Ne sont plus à tes ans ny douteux, ny suspects,*

*A ces tristes discours, à ces propos Lœlie,  
Interrompt le sylence & sa langue deslie,  
Et comme d'un grand coup estourdy s'escriant,  
Mit l'assistance en trouble: Affricain souriant  
Arreste leur tumulte & doucement proteste,*

Qu'ils ayent a cesser & descourter le reste,  
Ne prendre point l'allarme & ne s'esmerveiller,  
Ains les prie instamment de point ne l'esueiller.

La s'esmeut à ce mot vne douce risée,  
Quand le Romain poursuit, reprenant sa brisée:  
Mais à fin que tu sois plus fraiz à maintenir  
Le droit de ta parrie, il te faut retenir  
Ce bel enseignement. Ceux qui durant leur vie  
Bien purs d'Ambition, d'Auarice, & d'Enuie  
Auront sauué leur terre, & l'estat deffendu,  
Non par crainte où par or leur liberté vendu,  
Abbaissé, retranché la puissance & les cornes  
Des voisins ennemis, bien loing plâté les bornes  
D'un fer victorieux, d'une vaillante main,  
D'un courage invincible à l'Empire Romain  
Qui reuerât les Dieux aurôt paré leurs Temples  
De butins estrangers & de conquestes amples,  
Esleué leurs Autels, gardé les saintes loix,  
Soustenu l'innocent & conserué ses toicts,  
Qui prodiguants leur sang, leur ames, leurs en-  
trailles,  
Affin de conseruer leur foyer, leurs murailles,  
Sans suyre les fureurs du populaire bas  
N'auront à la volée embrassé tous debas,

*Hay leurs volontez, ayme la conscience,  
En temps obscur & noir garde la patience,  
En tranquille fortune, en prospere saison  
Vse de la prudence & du mors de raison  
Qui rendans à chacun le merité salaire  
Sans point se cuirasser de l'aure populaire,  
N'auront enflé leur plume aux plaintes des amis  
Ny moins arméz du tēps brauez leurs ennemis:  
Qui n'auront aux despens des orfelins pupilles,  
Des Vestales, des Dieux, ny des vefues debiles  
Agrandy leur auoir, leur Cité desolé,  
Et pour leur interest les Temples Violé:  
Bréf qui pour le salut de la chose commune  
Plus riches de Vertus que des biens de fortune,  
Serōt morts glorieux, sçache Affricain que tels  
En ces lieux auront place & seront immortels.  
Ils serōt plains de gloire & prendrōt jouyssance  
De l'eternel repos: car l'eternelle Essence  
Du grand Dieu souuerain qui par accords diuers  
Gouuerne cest Olimpe & conduit l'Vniuers,  
Qu'Alcide avec Athlas portent sur leur eschine;  
N'a rien plus agreable en la basse Machine  
Que les Vouloirs vnis des humains excitez,  
Par equitables loix qu'on appelle Citez.*

Ceux qui sont destinez pour cōseruer ces villes,  
Pour couper les debats & les discords ciuiles  
Les chefs, leurs gouuerneurs estans venus d'icy  
Après qu'ils ont bien fait y remiennent aussy.

Ainsi parloit au ciel ce diuin personnage,  
Ainsi dit cest Heros qui n'eut durant son aage  
Vn homme à luy semblable, ainsi la desseignant  
Ceste haute doctrine il m'alloit enseignant.  
Quoy que j'eusse le cœur presque marbré de crainte  
Non tāt pour la frayeur de voir ma vie estainte,  
Que pour l'horreur d'ouyr les dangers apparens  
Qui m'estoint machinez par mes propres parēns  
Ie demande portant poinct d'une sainte enuie  
Si ce grand Paul mon pere estoit encor en vie,  
Si les autres viuoient que nous croyons ça bas,  
Auoir soumis le viure à la faux du trespas,  
Ceux-là, dit-il, sont vifs, ceux-là viuent encore  
Qui libres des trauaux dont l'humain se deuore,  
Ayans abandonné la mortelle prison  
D'une prompte volée ont pris ceste maison,  
Car ce que vous vantez une vie au bas monde  
N'est qu'une mort viuante angoisseuse & pro-  
fonde:

Mais destourne tes yeux & ta face pour voir

Paule ton geniteur qui te vient receuoir?

Je le fay, ie l'aduiſe & parmy ces allarmes  
Mes yeux firēt rouler vn grād fleuve de larmes  
Puis me ſecha ſoudain: m'ambrassa, me baiſa,  
Me deffendit la plainte & mes pleurs appaiſa.

Quand mon pleur fut ceſſé, ma plainte fut  
charmée

Que ma langue fut libre & ma voix deffermée  
Par tels mots ie commence. O pere glorieux,  
Pere immortel & S. ſi ceſt en ces beaux lieux,  
Que la vie eſt durable, immortelle & treſſeure,  
Ainſi que l'Affricain le diſcourt & l'aſſeure,  
Que fay ie ſur la terre & pourquoy promptemēt  
Ne vien ie donc iouyr de ce contentement?  
Pour viure avecque vous & pour laiſſer l'eſcorce  
Qui ne ſert à l'Eſprit que de flatteuſe amorce,  
Qui comme Aſpic cruel va l'oreille empeſchant  
De gouſter ces accords & ce celeſte chant?

Non ce n'eſt pas ainſi ma chere nourriture,  
Que tu dois contemner le haut don de nature,  
Ce n'eſt ainſi mon fils que tu dois offencer,  
La majeſté diuine & tes iours auancer:  
Car ce Dieu tout puisſāt dōt ce ciel eſt le Temple,  
Ce grand Palais d'AZur que ta veuë cōtemple



Ne te lairra iouyr des celestes accords,  
Qu'il ne t'ait deliuré de la charge du corps,  
Puis deffoubs telle loy les hommes sont au mode  
Qu'ils deffendent ce globe & ceste masse ronde,  
Ceste machine basse, & ce rond vniuers,  
Ce tout lourd & pesant enuironné de mers,  
Que tu vois au milieu que ce ciel ceint & serre,  
Cerne, entorne, soustient & qu'on appelle terre,  
Ce Parc icy de monts, là de rocs limité,  
La de mers, la de bois des mortels habité.  
Et si te faut sçauoir, ô mon fils que ces Ames  
Qui sont cōme de Dieu les rayons & les flāmes,  
Les Esprits que les dieux donnent à ces mortels  
Ont source & sont tirez de ces feux immortels  
Qui dorēt cest Azur, argentēt ces grāds voiles,  
Que vo<sup>d</sup> nōmes flābeaux, astres, signes, estoiles,  
Ces corps ronds & parfaicts, ces Astres radieux  
Ont vne ame diuine & la tiennent des Dieux,  
Ils font leur mouuement eternal & durable,  
Leur tour & leur retour d'vne fuitte admirable  
Sache donc, ô mon fils que non toy seulement,  
Mais les sages mortels qui viuent sainctement  
Doiuent garder ceste Ame au corps emprisonnée,  
Et sans l'expres congé du Dieu qui la donnée,

La sortir de prison pour n'estre en ce forfait  
 Veus ingrats du present que les Dieux nous ont  
 fait. (pere

Mais tout ainsi, mon fils, que fit ce tien grã-  
 Que moy qui t'engendray suy, cultive, yeuere  
 La Charite deuote & la Iustice autant  
 Que tu vas nostre gloire & nos faits imitant.

Cest Amour bien qu'il soit par esgalle balâce  
 Aux parës, aux prochains d'une haute excellēce  
 Si à t'il plus de gloire & trop plus meritē  
 Quand il vise au salut d'une grande Cité,  
 Quand il à pour object le bien de la patrie,  
 C'est luy qui guide au ciel, que ce grãd Dieu varie  
 D'Ornemens si diuers, ou les hommes sans fin  
 Affrāchis de leurs corps ont vn corps tout diuin:  
 Ou libres de tout soing ils ont pour heritage  
 Ces beaux lieux que tu vois. Or ce sublime estage  
 Ce lieu plein de lumiere & de tant de clarté  
 Net, blanchissant & pur estoit l'Orbe laiçté,  
 (Cest ainsi que le Grec nous l'apprend & l'ap-  
 pelle)

Par luy tout autre chose estoit lucide & belle,  
 Et les fables ont creu qu'il auoit pris son nom  
 Du laiçt jadis versé du tetin de Iunon:

Ceste femme trompée avec jalouse cure  
Donnoit (dit-on) vn jour sa mamelle à Mercure,  
Mais quād elle apperçent par le raport des Dieux  
Que Maye l'auoit faiçt, d'vn despit odieux  
Le chassant loin de soy de son laiçt qui degouste  
Et ce verse aux lambris de ceste perse voute,  
Ce blanc chemin se fit : si bien qu'on aduisa  
Ce cercle que le ciel d'vn trait blanc diuisa.

Autres ont estimé ceste voye lucide  
Faite qu'en Iupiter luy fit nourrir Alcide,  
Et qu'après s'esueillant & voyant son erreur  
Elle jetta son laiçt surprise de fureur,  
D'où le chemin laiçté tira sa vraye source  
Et son commencement : Ceste argentine course  
Qui tres-luisante & claire en Arc se dilattoit,  
Entre mainte grand flamme & maints feux  
esclatoit,

Là tout rany planté, je tournoye & regarde  
Tout à l'entour de moy, si que je me prens garde  
Que tout ce que mon œil contempla l'aduisant  
Fut beau, parfait & rare, admirable & luisant.

I'estoy tout assailli de crainte & de merueille  
Car ces Astres estoient de rondeur nompareille,  
De brillante clarté, de celeste splendeur,

D'estendue incroyable, & de telle grandeur  
Que i'amaïs le dessein, la plume ou la pensée,  
D'aucun sçauoir humain ne si est auancée,  
Et n'est i'amaïs si haut l'entendement entré  
Qu'il puisse auoir à fonds ces destours penetré.

De ces grāds lāpes d'or, de ces viues chādelles  
Des saisons & des temps nonces prompts & fi-  
delles,

De ces signes si clers, de ces Astres si beaux,  
Ce planète brilloit le moindre des flambeaux,  
Qui plus dernier au ciel & plus pres de la terre,  
Emprunte de l'autrui les rayons qu'il desserre,  
Qui durant trente iours décroissant & croissant  
Or est plain, or est foible, ore disparoissant,  
Et le cercle arrondy mesme du moindre signe  
Surmontoit la rondeur de la basse Machine,  
Si que tout l'vniuers si petit me sembla  
Qu'vn pesant desplaisir ma lieffe accabla,  
Esteignit mes esprits à tant que ie sousspire,  
Je regrette & me dueil de ce que nostre Empire  
Où le grand chef du monde estoit creu reposé,  
Ne me sembloit qu'vn point en la Terre posé.  
I'auoy tousiours la veüe à la Masse attachée,  
I'auoy le cœur serré i'auoy l'ame fachée,

*Quand Affricain marry de me voir seulement,  
Auilir au boubier de ce bas Element,  
Moy qu'il voyoit en lieux de si haute noblesse,  
Blasmant mon ignorance & ma triste sim-  
plesse.*

*Pour me des-encloüer de ce lache soucy,  
Commence a me reprendre & me parler ainsi.  
Iusques à quād mō fils né pour ces hautes cimes  
En ces basses prisons, en ces palus infimes,  
A la masse, à la Terre, a ce centre, a ce poinct,  
Seront fondus tes yeux où n'en sortiront point,  
Et quoy ne peux tu voir, ou si tu ne contemples  
Les celestes Palais & les sublimes Temples  
Où tu es maintenant : où si tu ne vois pas  
Comm' ils sont esleuez & ces destroits sont bas.  
Regarde donc mon fils, considere & remarque,  
Cōme ce graud ouurier, ce souuerain Monarque  
A bien faiēt toute chose: Icy sont les neuf ciieux  
Qui ne sont pas roulés sur trois fois trois esbieux,  
Mais sont tornés d'vn seul qui les clouē & tra-  
uerse*

*En terme & temps diuers leur carriere diuerse,  
Le plus beau, le plus haut qui les autres contient  
Estāt ce Dieu tres-grād qui relache & retient*

*Le train, le frain, le cours, la fuite vagabonde  
De tant de feux diuers qui donnent lustre au  
Monde,*

*Qui leurs cours eternise, & d'un marcher dispos  
Les fait rouler, reluyre, & tourner sans repos.  
Au derriere, au reuers sont clouez les planettes,  
Sept Astres reluisans & sept lumieres nettes,  
Sept signes souverains, sept fläbeaux qui toujours  
Vont au rebours des cieux & mesurēt les jours.*

*Au cercle tout premier, à la sphere premiere  
Saturne fait sa course & darde sa lumiere,  
Puis ce feu reluisant on voit l'autre habiter  
Solitaire aux humains qu'on nommē Iupiter.*

*Au tiers l'horrible esclair qui preside à la guerre  
Que l'on appelle Mars, si craint dessus la terre,  
Puis brille esclaire lampe, ayant choisi son lieu  
L'alme & luisant Soleil justement au milieu,  
Roy de tous les fläbeaux, cōducteur des Estoilles  
Qui dore l'Océan plain d'ondes & de voiles,  
L'œil & l'ame du monde, & de rayons diuers  
Tant il est merueilleux, courant tout l'uniuers,  
Venus marche soudain, puis Mercure à sa place,  
Au ciel bas & dernier plus petite & plus basse  
Dorée des rayons d'Apollon qu'elle suit,*

La Lune fait sa course & commande la nuit.  
Icy les Dieux ont fin, parce que deffoubz elle  
Toute chose est fragile & caduque & mortelle  
Hormis l'esprit humain de ce trespas exempt,  
Dõt les Dieux liberaux nous ont fait vn present:  
Soubs elle tout perit, sur elle toute chose  
Eternelle, durable & viuante repose:  
Car la terre penduë au neuuiesme degré  
Immobile, profonde ou tombe de son gré,  
Toute matiere lourde & pesante & massiue  
Est cõme à l'entredoux. Mon ame erroit pensiue  
Parmy tãt de beaux cas: mais quãd ce mol souci  
Me rendit à moy-mesme, adonc ie parle ainsi.  
Quele est ce chãsi doux: qu'elle est ceste harmonie  
Ces musiquez accords de douceur infinie,  
Qui touchent mō oreille & me charmēt le sens!  
Ou sont, dit-il, mon fils les celestes accens  
Qui ressemblez vnis par diuers intervalles  
Sont animez portant par des voix inegalles  
Selon leur juste poix & leur proportion  
Et les cieux toujours meus causent ceste actiõ.

Ils marient les tons, la voix basse à la haute,  
La plus graue à l'aigue, & jamais ne viēt faute  
Ou discord en leur son, car les celestes corps

Qui font ceste harmonie animent ces accords,  
 Et puis tels mouuements poussés de violence,  
 Ne peuvent estre faicts, ny naistre du silence  
 Biē qu'ils rendēt leur bruit & leurs tons limités,  
 La nature ordonnant que les extremités  
 Animēt d'vne part leur voix profōde & basse  
 De l'autre bien hautaine & qui subtile passe,  
 Si que du ciel Astré le cours plus souverain,  
 Dont la voix est aiguë & plus claire qu'airain,  
 A son tornoymement de legere vitesse :  
 Mais c'est infime ciel dont Diane est hostesse  
 Dōne vn ton graue & bas. Car la terre qui viēt  
 Au neuuiesme rang immobile se tient  
 Toustiours deuers la part pl<sup>9</sup> basse & pl<sup>9</sup> profōde  
 Ayant choisi sa place au droit centre du monde,  
 Comme penduē en l'air de maniere qu'il faut  
 Qu'elle soit toustiours basse & le Ciel toustiours  
 haut,  
 Or les huit mouuements qui par vn art supreme  
 Ont ceste mesme force & ceste vertu mesme  
 Qu'ont Mercure & Venus: Ces cours quatre fois  
 deux (qu'eux,  
 Qui ont mesme excellence & mesme pouuoir  
 Font sept accords bornés d'intervalles & posés,



Et ce nœbre est le nœud presque de toutes choses  
Tant que de peu d'humains les mysteres touchés  
Samblent au septenaire inuolus & cachés,  
Ce que les plus sçauants & les hōmes plus sages  
Du premier siecle d'or & des antiques aages,  
Et les plus beaux Esprits imitans de la voix,  
Et des tons animés d'une corde & d'un bois,  
Où l'air demeure clos lors qu'un agile poulce  
Bat le fil, le fil l'air, l'air battu le son pousse  
Sortant par un huys rond où l'ouurier auisé  
A faict maint Oxigone à iour dedalisé,  
Ceux là se sont mon fils par une illustre sorte  
Ouvert de ces hauts lieux le retour & la porte  
Tels qu'encores ont faict les hommes excellens  
Qui d'un esprit diuin iusqu'aux Astres volans  
Pendant qu'ils ont vescu d'une ardeur sainte  
& belle

Ont chery presq̃ Dieux la doctrine immortelle,  
Et sans auoir leur ame aux plaisirs captiué,  
Ces tres hautes leçons hautement cultriué.

De ces Astres roulés de si rare conduite  
La Musique, le son, l'harmonie produitte  
Ce bruit haut, net & clair, né des celestes cours  
Porté dedans l'oreille a faict les hommes sourds,

Il a fait que ravis de si grande merueille  
 A toute chose humaine ils ont fermé l'oreille,  
 Si que par ce grand bruit aux mortels n'a esté  
 Et n'est point que l'ouye vn sens plus hebeté.  
 Non autrement qu'on voit qu'en ces mons im-  
     montables,  
 D'ou fondent en bruyant ces eaux espouuätables,  
 Ces tonnerres torrens de maint affreux rocher,  
 Et de mainte gargouille horrible à l'approcher,  
 Dõt s'esle & croit le Nil (qu'õ nõme cataraçtes)  
 Qui laue & ceint l'Egypte & ses campagnes  
     plattes,  
 Apres auoir couru par des champs & des airs  
 Mauritains Affricains, & des sablons desers,  
 Les peuples qui ces lieux (à ce qu'on dit) habitét  
 Ou ces hautains canaux leurs sources precipitét  
 Assourdis du tonnerre & du bruit assommez,  
 Sont priuez de l'ouye & ne parlent jamais:  
 Car ce bourdonnement qui tonne & continue  
 Le sentiment accable & tout à fait le tue:  
 Comm' au tumulte esmeu d'vne pluye d'huyner,  
 Ou d'vne cité prise, on le voit arriuer.  
 Mais en cest air icy, ô merueille trop grande  
 On faut que tout perdu l'entendement se rende,

En

En ce luisant seiour les cieux & leurs accords  
Sont si prompts & legers, si hautains & si fors,  
Que la mortelle oreille est trop courte & ne  
porte

Pour les celestes sons assez grande la porte  
Ainsi comme l'on voit que la pointe de l'œil  
Ne se peut aller ioindre aux rayons du Soleil,  
Et ne peut sa clarté tant elle soit aigue  
Y seiourner si peu qu'elle n'y soit vaincue,  
Ny tant soit ferme l'œil par ce grand œil gagné  
Qu'il ne soit d'un humeur cristaline baigné,  
D'autant de feux qu'on voit ces voutes cou-  
ronnées,

D'autant d'estonnements estoient environnées  
Mon ame & ma raison; Et si bien i'estois pris  
De la vive beauté des celestes Esprits,  
Toutefois un penser qui bassement s'atterre  
Me desroboit la veüe & la iettoit à terre,  
Et mes yeux esblouis diuersement rouëz  
Estoit presque tousiours à son ombre clouëz,  
Lors me dit l'Affricain ne prophane ces temples  
Il me semble mon fils, que tousiours tu contèples  
Ceste demeure estroitte & ces basses prisons  
Au lieu d'ouuoir tes yeux aux celestes maisons,

Qui si ce bas manoir si resserré te samble  
 (Côme vrayment il est) aux Dieux tes yeux  
 assamble,

Contemple ces lieux saincts & mesprise toujours  
 D'un esprit tout divin ce terrestre séjour.

Car quel nom florissant, ou quelle belle gloire,  
 Quel immortal trophée, ou bien quelle memoire  
 Esperes tu d'avoir dans ce bas vniuers,  
 Ou tu vois habiter quelques peuples diuers.

Voy cōbien ceste Masse est anguste & petite  
 Combien serrés les lieux ou quelque gent habite  
 Qui ressamblent aux poincts, dont ont voist  
 tachetté

Ou l'once, ou le mâteau d'un cheval mouchetté.

Voy que de regions, d'estranges solitudes,  
 De champs non labourés & de montagnes rudes  
 D'infertiles endroits de sablons inconnus

Ou iamaïs des Romains les pas ne sont venus:  
 Cōbiē d'antres cachés, d'abyssmes & de gouffres,  
 De bouches de Plutō qui iettent feux & souffres

Ou lon ne voit oiseau, ny brebis, ny berger,

Ny faune, ny sylvain, ny satyre heberger:

Combien de gros rochers, de plages reculées,

Combien d'aspres desers & d'arenes brûlées

de Scipion.

51

Combien d'estranges mers, de lieux inhabités  
Qui ne scauent que c'est d'hommes ny de Cités,  
De vallons enfondrés, deffroyables cauernes,  
Trous, baratres, cachots, puis, creux, orgues,  
Auernes,  
Estangs, lacs & palus, forets noires & boys  
Que iamais ne fraia la Nymphé de la Vois,  
Ou n'osent frequenter les Lyons, ny les Ourses,  
Ny les Tigres cruels. Mais occuppe les courses  
De tes yeux aux mortels qui en sont cytoiens,  
Voy côm' ils sont diuers de mœurs & de moiës,  
Contemple, auise là Venise, icy Plesence,  
Là Memphis, là Paris, Rome icy, là Bisance,  
Nicée, Amphipolis, Cartage, Negrepont,  
Imbré, Troye, Lemnos, Armenie, Thelespont,  
Delphos, Alexandrie, Hieracle, Phasalie,  
Le bord d'Aulis, Nysie avec la Thessilie,  
Cariste, la Phrigie, Abide, Teuedon,  
Marseille des Phocens, Mysie, Macedon  
Qui vise à la Cité de Rhod & d'Appoloines  
Voy Salem, Samarie & Cypre & Babilloyne,  
Berit, Thyre, & Sydon, le bord Phœnicien,  
Crete, le mont Lyban & le Cylicien,  
Idumée, Antioche & la grand Cesarée,

Samos, Traulis, Mylet & la mer Icarée,  
 Smyrne, Epiré, Sardis, Corinthe, Colophon,  
 Ephese ou fut bruslé l'œuvre de Cresiphon,  
 Carie, Galatie, Athenes, les Cyclades,  
 Argos, Gnyde, Chyos, Syden, Xante, les Gades,  
 Taurus, Solos & Tharse & l'Olympe fleury,  
 Les Alcides piliers, la Perse, Carman,  
 La mer d'Atlas, Tapsus, la mer rouge & Pôriq,  
 Thyrrène, Iberiène, Egée, Helespontique,  
 Lybique, Syriène & celle qui combat  
 Le surnom de la mort ou iarnais vent ne bat,  
 Ore goulphe de Perse & tātost sein de Gange,  
 Puis soudain baptisé de quelque nom estrange,  
 Et toutesfois vois-tu que tant de regions  
 Et que le formilier de tant de legions,  
 De tāt de Roys, de Ducs & de peuples ne semble  
 Qu'un seul peuple & qu'un isle ou ils sont tous  
 ensemble,  
 Voire sēblent ces lieux, ces terreins & ces eaux  
 Vne petite cage ou sont diuers oyseaux.

Là les vns sont polis, là les autres sauvages,  
 Humains et plus doux là: là fiers antropophages:  
 L'un deuers le Couchant, l'autre vers le Midy,  
 L'autre à l'Oriēt chant, l'autre au Nort refroidy,

Tellement separez d'air, de terre & de riuë  
 Qu'onques l'estat del'vn deuers l'autre n'arriue:  
 Les vns sur les costez obliquement s'en vont,  
 Les autres plante à plante à rebours contremõt,  
 Desquels vous ne pouuez esperer ny memoire,  
 Ny tēples, ny tableaux, arcs, triōphes, ny gloire:  
 Car si loin ne sçauroient tous vos gestes guer-  
 riers

Mander nonces, Heraux, trōpettes, ny courriers  
 Et n'estend point si loin son cours ny sa volée,  
 Ny sa voix, ny son bruit ceste grād Dame aistée  
 Qui cēt bouches entōne à cent cornets d'airain,  
 Qu'elle y puisse porter vostre los souverain.

Or voy tu bien mon fils la terre environnée  
 Comme de ceinturons & d'atours coronnée,  
 Dont ces deux que voila droitement opposez  
 Vers les deux gōs des cieux & fixes & posez,  
 L'ont couuerte de glas de neige & de bruine,  
 L'autre qui semble encor resmoigner la ruïne  
 Du cocher qui mal caut dans le Po se perdit,  
 Quand la Zone torride en tombant il ardit:  
 L'vn & l'autre, ô mon fils, est appellé Tropicque,  
 Cestuy vostre est l'Artique, & l'autre l'Antar-  
 tique.

L'un est du Capicorne & l'autre n'est sinon  
 Du Cancre qui le regle & luy donne son nom.  
 Aux naissances du Pole aucun peuple ne dure,  
 Toujours sont plains ces lieux de nege & de  
 froidure

Araison qu'ils sont loing du grād Astre placés,  
 Là prés est ceste gent & ces peuples glacés,  
 Là (fertile dit on) est l'Isle Hyperborée  
 Qui venteuse & negeuse à son nom de Borée,  
 Les Orcades, Colchos, les rudes Scythiens,  
 Les Sarmates cruels, les Archers Parthiens,  
 Les Autels de Cesar, les Palus Meotides,  
 L'Isire, le Tanais, & les Isles Gottides  
 Et ce mont ou l'oyseau le larron fut mordant  
 Qui vint toucher la roue à l'Astre plus ardent.

Mais ce grand ciel moien, ceste Zone bruslée  
 N'est iamaïs des rayons du Soleil reculée,  
 Ceux de ces regions sont Mores & tanés,  
 Noirs, hydeux, reluyfans, rostis & bazanés:  
 Là tu vois la Morée & la vaste Arabie,  
 L'Aegipte, Palestine, Affrique, la Lybie,  
 Le Barbare d'estroit, le mont de l'Elephant,  
 La mer sanglante & rouge & le Nil triom-  
 phant



De sept bras orgueilleux: là sont les hautes pointes  
De ces deux angles fiers qui presqu'à nous sont  
iointes,

Là les raix du grād œil y repurgent tant l'air  
Que lon ny voit iamais ny pleuvoir, ny gresler,  
L'extremité du Pole en froideur excessiue  
Ne souffre qu'aucun peuple aucunement y viue,  
L'un & l'autre Tropique habité des mortels  
A Cités, Villes, Toiçts, mōts, lois, tēples, Autels,  
A l'Austre ou le midy le peuple qui seiourné  
Au contraire de nous y chemine & se tourne,  
Il vous est inconnu, & se regle selon  
Que l'appetit le guide: A celui d'Aquilon  
Contemple & voy mon fils combien sont les  
limites

Qui le vont enfermant estroittes & petites,  
Et combien sont les clos, les païs, & la part  
Peu de chose & serrés qui touchent vostre part:  
Car ceste rōde Terre & plus vaste & plus large  
Qu'elle ne se voit longue à son bord & sa marge.  
Toute ceste grand place ou vous faiçtēs sejour,  
Et Phœbus va dardant la lumiere du jour,  
Engloutie, enferrée & close de montaignes  
Ou ne sont que bien peu de fertiles campagnes

N'est qu'un' isle petite, un bres terrain borné  
 De vagues & de rocs : de ceste mer torné.  
 Que vous appelez grande, Occane, Atlantide,  
 Erithre, Caspeane, Egée, Helespontide:  
 Et toutesfois tu vois combien peu de recueil  
 S'esle de noms vestus de superbe & d'orgueil.

Mais sçavoir si ton nom, la gloire, ou les faits  
 d'armes

De tō pere, ou de moy si renommez gendarmes,  
 Si nos aspres combats, ou nos actes guerriers  
 Sur Caucase ont planté ny palmes, ny lauriers:  
 Si l'Ossé, si l'Olympe, ou si les monts Rypheés,  
 Gāge, Euphrate, le Tygre ont receu nos trophées,  
 Ou si les plus hauts faits dignes de plus haut los  
 D'aucun de nostre race ont trauersé leurs flots.

De tous ceux que la basse et terrestre machine  
 Porte & voit demarcher sur sa pesante eschine,  
 Quel mortel vers les fins ou Phoebus aux rais  
 d'or

Tout passe se resueille & tout passe s'endor,  
 Ou bien deuers le terme ou premier il destache  
 Les blancs coursiers du jour, ou vers celui qui  
 lache

Les moreaux de la nuit, ou bien deuers les pars

Ou l'Austre & l'Aquilon terminēt leurs rāpars  
Orra bruire ton nom, ou bien verra nommée  
Dans vn temple immortel ta belle renommée.  
Tout cela retranché, ressons moy si l'endroit  
Ou ton nom volera, ne sera pas estroit ?

Or ceux qui vont chantant nos gestes heroï-  
ques,

Ou qui par excellens & beaux panegiriques,  
Ou bien par les herauts de l'histoire & du vers  
Les manderont bien loin à ces peuples diuers,  
Leur faisant trauerser ces grands mers & ses  
plages

Combien passerōt ils d'ans de lustres & d'ages ?  
En cōbien peu de tēps tous ces los & ces bruits  
Seront mis en fumée & ces peuples destruits.

Et puis pose le cas que les antiques lustres  
Que nous auons receus de nos peres illustres,  
Et qu'vn chacun de nous viuant a meritē

Meritent de passer à la posterité,

Et que de tēps en temps ceste race & les hōmes  
Et du siecle à venir & du siecle ou nous sōmes  
Desirent d'en laisser l'eternel souuenir

Aux nepueux des nepueux qui seront à venir:  
Toutefois les débats & les sanglantes guerres

Qui doivent esbranler les Cités & les terres,  
Les deluges futurs, les bruslemens certains,  
Tant aux peuples voisins comm'aux peuple  
loingtains,

Ces torrens desbordés & ces flammes esparses  
Dont ils seront noyés & leurs compagnes arses,  
Dont seront englouttis, ou bien dont seront ars  
Les Cités, les portaux, les marques & les arcs,  
Fût que nous ne scauriôs nous promettre assurée  
Qu'une bien courte gloire & de courte durée,  
D'un siecle, vn lustre, vn an, d'un mois, de  
quelques jours,

Tât s'e fait qu'elle dure immortelle & tousiours.

Dy moy que te chaut il que la race future  
Discoure de vos faiëts peut estre à l'auanture,  
Si tant & tât d'ayeux qui vous ont precedé  
Qui n'estoint moins en nôbre & qui n'ôt possédé  
Moïs de gloire que vo<sup>d</sup>, ny moins de preudomie,  
Ains qui n'aiäs pas l'Ame aux vertus endormie  
Pour acquerir vn los memorable & viuât  
Aux armes & aux loix l'allerent cultiuant:  
Ne vous ont point conu & n'ont randu vantée  
Aux peuples de leurs tēps vostre gloire chantée  
Et si ceux qui scauront vos faiëts victorieux,

Et de les reciter seront plus curieux  
Ne peuvent arriner à la parfaicte année,  
Non point de nostre sorte en serpent retournée  
Puis que les bas mortels ne font communement  
Que regler l'an au cours d'un Astre seulement:  
Car c'est lors que chesqu'Astre & chesque  
Estoile arrive

Au point d'ou sa naissance & sa course derive,  
Et qu'ils ont tout le Ciel en leur cercles torné  
Par maint espace long diuersement borné,  
Et par mainte carriere excellente & notable  
Que ce tour accompli se dit l'an veritable  
De plusieurs milliers d'ans tellemēt qu'en effaiēt  
Ce grand tour reuolu faiēt l'an grād & parfaict.  
Et ie n'ose assurer de quel nōbre & quel terme,  
De quels siecles, quels ans sa carriere il enferme,  
Ny moins combien de tours, d'intervalles pas-  
sés,

D'Agēs & de saisons c'est an à compassés.

Au temps que le Iumeau qui fit les funeraïlles  
De son frere innocent & fonda les murailles  
Qui le nōrent encor : & qui dedans ses mains  
Tout le premier porta le sceptre des Romains,  
Au temps que ce grād Roy ce Prince Romulide

Qui fit Mars chef de l'an, fonda la Brumalide  
Ou le Senat deuoit d'un respect fauory  
Au despens de son Roy l'huyet estre nourry:  
Au seul temps qu'on voyoit aux loix ceder les  
Armes,

Aux Muses le Dieu Mars, au repos les allarmes,  
Quand ce sage & bon Roy quittât le monde entra  
Dedans ces temples saints ou l'Âme penetra.  
Ceste âme, ce grand œil eut vne telle atteinte  
Que sa viue lumiere en deuint presque esteinte  
Et tellement c'est ombre & ceste nuit glisa  
Que presqu'entierement sa lumiere eclipsa.

Partât quand ce grand Astre & ceste creature  
Vif & luyfant portraict du grand Dieu de Nature  
C'est âme & grand flambeau au point mesme sera  
Qu'en la mesme saison son œil s'eclipsera,  
Que tous les feux du ciel serot au degré mesme  
Dont ils estoient partis quand c'est Astre supreme  
Enduroit ceste nuit: lors les Dieux ont voulu  
Que ce soit l'an parfait, entier & reuolu,  
Si que depuis sa mort ceste année celeste  
A qui maint tour encore & mainte course reste  
A couru iusqu'à nous du point de son despart:  
N'acheue pas encore la vingtiesme part.

Mais Scipion mon fils, si ton esprit demeure  
Bruslant, impatient de voir ceste demeure,  
Ou brillent tant de feux, d'Astres estincelans,  
Ou viuēt tāt d'Heros, tant d'hommes excellens,  
Plante icy tes regards : te desrouille, desferre,  
Compasse en ton esprit la gloire de la Terre,  
La memoire du monde, ains l'eternel oubly  
Qui ne voit à grād peine vn trait d'age accōply,  
Et n'atteint ceste gloire & trōpeuse & fragile  
Que vous fondēs sur l'ōde & le sable & l'argile  
Et qui facilement se dissipe & se fond  
Le moindre trait du cours de l'ā parfaict & vōd.

Dōq si tant hautemēt tu veux dresser ta veuē,  
Contempler & parfaire vne sainte reueuē,  
En ce temple de Dieu, ces sieges eternels  
Ou ne sçauroint mōter les mols & les charnels,  
Ne plante point ton cœur en l'esperance vaine,  
Ou du loyer mondain, ou de la gloire humaine,  
Fuy c'est amas vulgaire & ne va t'engager  
Aux populaires vens de ce corps langager.  
Le sot peuple qui est vn Mōstre'a plusieurs testes  
Suit celuy qui le mene à la façon des bestes,  
Discourt à la volée & ne mesure pas  
Ses ineptes propos à pointe de compas

Il faut que la vertu d'une heroique sorte  
 Au vray siege d'honneur te ravisse & t'emporte  
 Sans qu'un ver te bourrelle & t'aille deuorant,  
 Que parlera de toy le sage ou l'ignorant,  
 Laisse leur en le soing: Car toutes ces louanges  
 Qui volent & s'en vont en tant de lieux estrā-  
 ges

Comme petits destroiçts de ce bas Vniuers  
 Si serrés, si petits, si confus & diuers,  
 Ne sont riē qu'un faux los suiet au vet de bise,  
 D'un alloy qui n'est point en ces quartiers de  
 mise,

Court & non perennel, couuert d'obscurite  
 Qui na iamaïs en soy vn traiçt de verité,  
 Ou par la faulx du tēps qui fauche & tōd la vie,  
 Et l'herbe des mortels: ou par la peste enuie,  
 Si bien que tant fut bon & trampé son escu  
 Iamais Heros la bas immortel n'a vescu.

Après qu'il eut ce dit, i'ouure ceste parole,  
 S'il est vray que les bons sont escrits dans le role  
 Du saint liure des Dieux, & s'ils doivent iouir  
 De ces rares accords que les cieux font ouir;  
 Si le bon Citoyen ces hauts temples herite  
 Alors que sa vertu recompense merite,



*Si la moindre victoire & le moindre beaufaict  
Pour le zele publique à la patrie faict  
Sert de porte, d'entrée & d'assuré passage  
En ce temple & ce ciel: Bien que de mō bas age  
Mespriant l'avarice & le sordide gain,  
Piqué de vos combas, de toy grand Affricain,  
Et de mon pere encor i'aye suivi la trace  
Sans dementir mon nom, ny mō sang, ny ma race  
Cōme cherchant tousiours d'honorer vostableaux  
Et vos lauriers vainqueurs de mes actes plus  
beaux.*

*Toutefois ce loyer, c'est ample recompance  
M'allume tellement à vestir la deffance  
Des Dieux & des Autels qu'en la neceſité  
Je veilleray sans cesse au bien de leur Cité.  
Acoup il recommance & saintement replique  
Fay donc ainsi mon fils enuers ta Republique,  
Sacre ta Vie aux Dieux & deffen leur Autel:  
Car sache ô Scipion que tu n'es pas mortel,  
Ny suiet à Clotton qui deuide la corde  
Du perissable corps (masse vaine & sacorde)  
Non tu n'es pas celuy que ce front, ou ce traict,  
Ceste bouche, ou c'est œil à l'œil humain por-  
traict.*

C'est l'esprit tout diuin, c'est cela qu'on dict l'hō-  
me,

Non ce que le doit touche, ou le vulgaire nōme,  
Qui de deux yeux regarde, & touche de deux  
mains:

Sēt de deux sospirans: & de deux sens germains  
Gouste l'aspre & le doux, entēd de deux oreilles  
Le ton grane & le haut. O profondes merueilles,  
Croy donc que tu es Dieu, car ce seul nom conuiēt  
Al'esprit qui se meut, à vigueur se souuient,  
Lache, serre la bride à ces outils de terre,  
A ce corps qui le suit, l'emprisonne, l'enferre:  
Comme ce grād moteur par poix juste & diuers  
Lache & serre la bride au corps de l'vniuers.  
Et comme cē grand Dieu, ceste eternelle essence  
Regit, donne vigueur, Ame, force, puissance,  
Mouuement & cōduitte avec vn bras puissant  
Au Monde en quelque part mortel & perissant,  
(S'il est vray que la bas d'vn mourir & d'vn  
naistre

Vn Element pert l'autre, ou luy change son estre)  
Ainsi l'esprit de l'homme eternel & viuant  
De son Autheur parfaict la nature suiuant,  
Regle, guide & conduit d'vne diuine force

Ce corps qui de la boüe a tiré son escorce,  
Luy dōne esprit, vigueur, accroissance & pouuoir  
Le fait Et sentir, toucher, goustier, ouïr & voir.  
Car tout ce qui se meut sans borne mesurée  
Toujours vit & se croit d'eternelle durée:  
Mais la chose qui donne à l'autrui mouuement,  
Et qui prent de l'autrui force & commencement  
Quand celui qui la meut ne la rd plus esmeue,  
Que plus il ne l'agite & plus ne la remue,  
Ce corps, ou c'est esprit n'estant plus agité  
Mort en son mouuement meurt par nécessité.  
Dōques ce qui se meut de soy mesme & se dōne  
Conseil, force, pouuoir, puis qu'il ne s'abandonné  
Ny iamais ne se laisse en eternal pouuoir  
Ne peut iamais aussi cesser de se mouuoir.

Tel estre est le guydon, le principe & la source  
De tout ce qui se meut de prompte ou lète course,  
De tout ce qui respire, ou vole, ou peut ramper  
Au ciel, aux Aïrs, en terre, en la profonde Mer.

Or le commencement, le principe ou repose  
Tout esprit qui se meut, qui donne à toute chose  
Estre & commencement est sans commencement,  
Et ne prend d'autre chose aucun accroissement:  
Car il ne pourroit estre Origine ou Principe

S'il naissoit de l'autrui, donc il ne se dissipe,  
 Ny ne s'esteint iamaïs puisqu'il est couronné  
 D'un souverain pouuoir qu'on na sceu iamaïs né.

Et s'il auient ainsi qu'il perisse & termine  
 Luy qui ne scait point d'Estre, ou Roy qui le do-  
 mine,

Quand il aura souffert sa ruyne & sa fin  
 N'en pourra faire d'autre eternal & diuin:  
 Et ce principe esteint qu'on pansoit impassible,  
 S'il en tenait vn autre il naistra l'impossible  
 Puis que tout ce qu'on voit & qui se peut pāser  
 De ce commencement à pris son commander,  
 Et quel? celui qui est esloc, source & fontaine  
 De quelque mouuement par raison bien certaine  
 De soy mesme se meut, tout parfait en bonté,  
 Ne bornant son pouuoir que de sa Volonté.

Ce souverain Principe Abisme de lumiere  
 S'il est commencement & fontaine premiere  
 Ne peut iamaïs renaistre & ne scauroit mourir:  
 Soit qu'on voie à l'enuers tous les Astres courir:  
 Ou soit que Gibel croule, ou soit qu'Olympe trā-  
 ble,

Ou soit que le ciel mesme a coup se dessassable  
 Il faut que la Nature & sa suite & son cours

Sont fermes, sans ruïne & demeurent tousiours  
 En mesure, en vray poix, en leur juste balance,  
 Sans souffrir changement, effort, ny violence,  
 Puis que ce seul principe & ce grand souverain  
 La conseille & conduit ses ressorts & son train:  
 Que s'il est tout certain que ce pouuoir supreme  
 Est tousiours immortel, qui se ment de symesme  
 Qui ne confessa les esprits des mortels  
 Aians ceste Nature estre tous immortels?  
 Car tout ce qui se ment par puissance estrangere  
 N'a point n'y cest esprit, ny ceste Ame legere,  
 Tout ce qui justement se peut dire animal  
 Suiet aux passions du plaisir & du mal  
 Se ment bien peu de soy & tout par ceste flâme,  
 Et c'est la faculté veritable de l'Ame:  
 C'est tout ce qu'on peut voir mouuoir, sentir, aller,  
 Oir, toucher, entendre & respondre & parler.

Puis d'oc qu'un si beau feu, qu'une si belle chose  
 Que ce diuin motteur souffle, anime, repose  
 Dans le corps des mortels; puis que ces beaux  
 esprits,

Ceste sainte estincelle & ceste Ame de pris  
 N'ayant point de naissance est du tout eternelle.  
 Il la faut employer à toute chose belle,

Et les desirs sont beaux & tresbeau le soucy,  
 Treslouable la gloire & tres illustre aussi  
 Qui regarde au salut d'une grand Republique,  
 Et de son cher pais. l'Esprit grand qui s'applique  
 A d'ouvrages si beaux, si hauts & precieux  
 Legerement arrive & volé dans les cieux:  
 Comme'en sa maison propre en ces temples  
 il monte

Ce qu'il par fira mieux si d'une fuitte prompte  
 Tant qu'il demeurera dans la prison du corps  
 Il se hausse, s'esleue & se pousse dehors.  
 Si mesurant d'un œil veritable & celeste  
 Ce destroit, ce bas tout, ceste vie moleste,  
 Ce vol, ce trait, ce rien, ce songe deceuant,  
 Herbe, fleur, feu, fumée, ombre, air, poussiere  
 & vent

Comme abstrait de son corps de matiere fragile  
 D'un extaze profond & d'un penser agile,  
 D'un mediter celeste & d'un habile saut  
 Il s'esleue de terre & monte en ce lieu haut.

Tar ces laches esprits, polus, ordes & sales,  
 Nés pour le manoir bas, nō pour ces hautes salles  
 Les esprits de ceux là qui seront embourbés  
 Dans les vilains plaisirs vers la Masse courbés,

Et qui laschans la bride aux voluptés charnelles  
Ont refusé la veüe aux choses eternelles,  
Qui par les esperons des lubriques desirs  
Se sôt rendus vassaux & serfs de leurs plaisirs,  
Qui mesfrisans le temple & le ciel ou nous  
sommes  
Ont violé les loix & des Dieux & des hom-  
mes,

Et sans auoir la bas leurs Autels reueré  
Ont d'hymnes de blaspheme encontre eux pro-  
feré.

Ces esprits obstinés plains de songe & de vice  
Qui n'ôt n'y craint les Dieux, ny suiuy la justice  
Arrachés de leurs corps qu'ils n'aint esté bannis  
De ces lieux jmmortels par siecles infinis  
Qu'il n'aint purgé leur faute & souffert mille  
peines

Par beaucoup de tormens, de suplices, de genes;  
Errans autour des lacs reffroidis & puants  
Côm' oyseaux de la Nuit horriblement huants,  
Qu'ils n'aint lavé c'est ame aux tormens con-  
finée,

Qu'ils ne l'aint reblanchie, espurée, afinée,  
Et regaigné la grace & la faueur des Dieux.

Ne peuvêt remonter en ce temple & ces lieux.  
 La finit, la se teut : parmy ceste merueille  
 Il disparut soudain & soudain ie m'esueille,  
 Si que me treuvant seul, immobile & perclus,  
 Je n'ouïs plus la voix & si ne le vis plus.

*Fin du Songe de Scipion.*



QUATRAIN DE L'AUTHEVR.

**S**I c'est *Ancheur* à creu ce qu'il diët en ce  
 songe  
 Digne qu'un Autel d'or on luy doive estoffer;  
 Docteurs pardonés moy; car maintenât ie songe  
 Si iecroy qu'il n'est point aux cauernes d'Enfer.

CLAROS CLARA DECENT.